

Les loyautés de Delphine de Vigan

Références : Editions JC Lattès 2018

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Cher.ère.s collègues,

Venons-en maintenant à Delphine de Vigan avec « **Les loyautés** », un roman (cette dénomination est peut-être un peu discutable, mais dans le contexte qui nous lie, de tels questionnements sur le genre littéraire ne devraient pas être notre principale préoccupation) un roman donc, pour lequel s'assurer de la compréhension du contenu ne devrait pas poser trop de problèmes.

Ceci est d'une part dû à **l'intrigue principale** : un élève âgé de 12 ans mentalement surmené se réfugie dans l'alcool. Cette intrigue, par son développement, se destine plus à toucher un public d'adolescents qu'à aborder des « thèmes d'adultes ».

Lors d'une conversation avec les élèves sur les aspects qui facilitent la lecture, voici quelques points qui pourraient être mentionnés :

- Évidemment, le **faible nombre de pages** ;
- des **chapitres très courts**... ;
- ... avec des changements dans les personnages mis en avant et donc, des **perspectives différentes**. Cela devrait permettre de susciter l'intérêt des élèves puisque **chaque personnage a ses propres problèmes** — ce qui crée un **effet de suspens en constante évolution** avec même quelques *Cliffhangers* ;
- en ce qui concerne **l'intrigue**, les événements se déroulent de manière tout à fait linéaire et mènent donc d'une manière donc facilement compréhensible vers le suicide (enfin, *tentative* de suicide) de Théo, et vers la rupture entre Cécile et William. La remarque d'Hélène sur le minuteur remonté, dont on n'entend pas le tic-tac, mais qui tourne sans relâche, pourrait être mentionnée pour illustrer cette caractéristique ;

- on ne rencontre **aucun réel frein à la compréhension de l'intrigue**. Les situations et ce qui les a causées sont clairement présentés. (Aux antipodes des histoires et romans de Kafka, par exemple.) ;
- **Il en est de même pour le style d'écriture**. Même si les phrases deviennent parfois plus complexes, elles ne semblent jamais compliquées. Les phrases se suivent souvent de manière paratactique et Delphine de Vigan insère très souvent, de manière abrupte et concise, de simples propositions principales ;
- même **le vocabulaire** ne constitue pas une difficulté de lecture flagrante.

En résumé : Le tout est écrit de manière très limpide. Si limpide, que **d'autres caractéristiques de présentation spécifiques** ne se remarqueront probablement pas au premier coup d'œil, et nous font d'ailleurs nous interroger sur leur fonction.

Par exemple, la différence entre la perspective du **récit à la première personne** et **celle du récit à la troisième personne**. Tandis que les deux femmes, Hélène et Cécile, présentent leurs expériences et leur ressenti en *je*, c'est le *il* qui prédomine pour Théo et Mathis. Quelle est la motivation de l'auteur derrière un tel choix ? Une explication possible serait que l'auteur peut plus facilement s'identifier à ces deux femmes qu'aux deux protagonistes masculins âgés de 12 ans. En effet, le choix de la narration à la troisième personne semble logique pour ces deux personnages puisqu'imiter le style d'un élève de 12 ans, tout en partageant les mêmes éléments que ceux que l'auteur a la possibilité de nous présenter grâce au recours à un narrateur omniscient, pourrait facilement sembler artificiel. De plus, une narration en *je* impliquerait pour Théo soit qu'il « écrive depuis l'au-delà », soit qu'il ait survécu et qu'il raconte cette histoire après avoir été sauvé — cependant, la fin de l'histoire se veut être une fin ouverte. De telles réflexions approfondies ne semblent dans tous les cas pas concerner Mathis puisqu'il est le personnage le plus marginal des quatre. (En effet, il existe une **hiérarchie des personnages** qui se laisse également démontrer de manière **quantitative** : Hélène et Théo se voient chacun consacré onze chapitres, sept chapitres pour Cécile et six pour Mathis.)

Ce qu'on peut aussi percevoir comme évident est le changement des **temps de narration** : si pour les deux femmes ce sont les temps du passé qui prédominent, ce sont bien les temps du présent que l'on retrouve le plus chez les deux jeunes adolescents, avec dans ce cas-ci une fonction de réalisation — et constituent également un élément de

dramatisation, en quelque sorte. Bien sûr, ce n'est pas toujours le cas et l'utilisation des différents temps a également d'autres fonctions : Certains passages qui concernent Hélène et Cécile sont écrits au présent, particulièrement lorsqu'il s'agit de réflexions ou de généralisation faite autour d'une situation ; à l'inverse, on rencontre du prétérit narratif utilisé lors de rétrospectives dans les chapitres autour des deux adolescents. En revanche, on retrouve chez Hélène une rétrospective dramatique des abus de son père qui est elle aussi racontée au présent (S.27f).

En ce qui concerne **le style narratif** qui y est associé, nous devrions souligner ceci : l'auteurice, en tant que narratrice principale, adopte (indépendamment du temps de narration choisi) une position omnisciente, dans la mesure où elle entre dans les pensées des quatre personnages et nous permet d'y participer. Le prétérit utilisé pour les deux femmes n'est pas affecté par un style narratif omniscient, ce qui signifie que pour elles, tous les événements ne se sont pas déjà produits, ce qui est d'ailleurs rarement le cas dans les récits à la première personne. Les voix narratives d'Hélène et de Cécile ne reflètent généralement que ce qui s'est passé jusqu'à présent, c'est-à-dire leur niveau de connaissance à ce moment précis de l'histoire.

- Dans le chapitre IX, Hélène constate que Théo titube, mais se contente de remarquer : « on aurait dit un type bourré » (p. 58).
- Dans le chapitre XXII, Hélène mentionne qu'une cachette a été découverte sous les escaliers du réfectoire, mais ne fait pas le lien avec les deux garçons.
- Dans le chapitre XXXI, la dernière phrase de Cécile est : « je veux descendre » (p. 188) et plus tard, dans le chapitre XXXIV, Mathis découvre alors que son armoire a été vidée — ce qui indique que la mère s'est donc arrangée entre-temps pour les abandonner, William et lui.

Ainsi les chapitres autour d'Hélène et de Cécile relèvent presque du genre du journal intime, dont l'intérêt réside dans le fait que le lecteur a une longueur d'avance en matière de connaissances.

Venons-en à la signification du **titre**. Elle n'est pas difficile à deviner. Dans le prologue, Delphine de Vigan fait remarquer l'ambivalence du terme *loyauté* lorsqu'elle dit de ces liens qu'ils sont « nos ailes et nos carcans » et qu'ils sont à la fois des « tremplins » et des « tranchées ». En effet, ce roman présente des liens de **loyauté positive et négative** qui pourraient être confrontées dans le cadre d'une discussion :

Par exemple, l'inquiétude de Mathis au sujet de Théo. Dès son enfance, Mathis a montré à travers son jeu de cailloux (p. 132) une tendance à s'occuper de ceux qui ont besoin de protection. Ainsi, même lors de la beuverie dans le parc, il ne veut pas laisser son ami seul avec les autres garçons et décide donc de mentir à sa mère. Plus tard, lorsqu'il trouve Théo écroulé sur le sol, il le couvre avec sa doudoune (p. 201) et alerte Hélène par téléphone. Cependant, sa loyauté envers Théo reflète également un aspect négatif (sur lequel nous reviendrons dans un instant).

Un autre exemple de loyauté positive est celui de Frédéric, le collègue d'Hélène. Frédéric soutient en permanence Hélène sur le plan professionnel, il prend soin d'elle, tout en renonçant à entretenir une relation avec elle parce qu'il refuse d'abandonner sa femme malade.

Cependant, le plus souvent c'est une loyauté négative qui ressort et qui mène à des conséquences désastreuses :

- Craignant que la mère ne demande qu'on retire la garde au père, Théo cache toute information sur l'état négligé de ce dernier, car de toute évidence, il souhaite maintenir le contact avec son père. Cependant, cette situation fait empirer son déchirement intérieur qui le fait sombrer dans l'alcool.

- Mathis soutient Théo et cache ainsi à sa mère et à Hélène ce qu'il se passe avec son ami, ce qui fait diminuer les chances de le sauver.

- Durant son enfance et à l'adolescence, Hélène a terriblement souffert des maltraitances de son père, cependant elle a choisi de ne pas le dénoncer. C'est d'elle-même qu'elle parle quand elle dit : « Je sais que les enfants protègent leurs parents et quel pacte de silence les conduit parfois jusqu'à la mort » (p. 157), même si en substance, elle anticipe dans ces mots le destin de Théo.

- Cécile a longtemps cultivé une certaine loyauté envers son mari — face à son thérapeute, elle se qualifie elle-même péjorativement comme une « complice » (p. 121-122). C'est ce qu'elle ressent lorsqu'elle apparaît en société au bras de son mari, par exemple. William, quant à lui, ne fait pas preuve de la même loyauté envers elle, il ressent une certaine gêne à son égard.

La situation conjugale malsaine amène Cécile à développer une sorte de dédoublement de la personnalité dans des soliloques — qui apparaissent peu de temps avant qu'elle ne découvre les cruels articles de blog écrits par son mari. Enfin, elle finit par rompre sa

loyauté et souhaite « descendre » de son mariage (p. 188), comme elle l'avait déjà formulé et fait dans la voiture de ses parents une fois lorsqu'elle était adolescente. Il était alors clair qu'elle allait quitter sa famille, car comme Hélène, Cécile est elle aussi une victime de son passé : elle a souffert de l'alcoolisme de son père et de la tolérance de sa famille envers son comportement.

Cécile est donc celle qui met fin de la manière la plus évidente à une loyauté *malsaine*. Cela nous apparaît le plus clairement lorsqu'elle contredit ouvertement William lors d'un dîner d'affaires et qu'elle quitte tout simplement la table. Hélène ose elle aussi rompre de manière tout aussi radicale ce lien de fausse loyauté — envers une collègue dans ce cas-ci — lorsqu'elle confronte la professeure de sport au sujet de l'humiliation subie par Théo et va jusqu'à la gifler devant les élèves. Mais dans l'ensemble, c'est **l'intrigue de Cécile qui me semble être l'une des raisons essentielles pour lesquelles le roman ne s'intitule pas simplement « Théo ».**

Résumons ce que nous avons observé jusqu'ici : « Les loyautés » est un roman présenté de manière particulièrement limpide, dont l'intrigue avance rapidement et parfois de façon dramatique, le tout sans laisser de côté les réflexions et les rétrospections. Quelques rares critiques l'ont trouvé trop lisse et peu original. Ils déploraient également le fait que le roman raconte tout en soi, qu'il n'y ait pas de sous-texte ni d'autres invitations à l'interprétation, et considéraient que l'intrigue autour de Cécile n'était qu'un ajout remis au goût du jour pour suivre une tendance.

En revanche, la grande majorité des critiques allemands s'est montrée enthousiaste, voire euphorique, utilisant massivement des adjectifs tels que « empathique », « authentique », « précis », « impitoyable », « percutant », « totalement captivant », « oppressant », et qualifiant même ce roman de « grande littérature dans un petit espace ». Il est possible que cela soit dû à la célébrité déjà établie de l'autrice. Cependant, ces critiques positives sont sans doute le résultat de caractéristiques du roman que nous n'avons pas encore observées.

Après tout, nous avons ici un roman autour de la vie intérieure des personnages, de leurs sentiments et de leurs réflexions — en bref : **le psychologique y joue un rôle dominant.** Et c'est une chose que Delphine de Vigan maîtrise. Il est frappant, par exemple, de voir avec quelle prégnance et quelle clarté elle met en lien monde intérieur et monde

extérieur, de voir comment elle fait se refléter le spirituel dans le physique. Je voudrais donner quelques exemples :

– Dès le premier chapitre, Hélène décrit le lien étroit entre Théo et Mathis :

« Je les observe par la fenêtre quand ils sont dans la cour, ils forment un seul corps, farouche, une sorte de méduse qui se rétracte d'un coup lorsqu'on l'approche, puis s'étire de nouveau une fois le danger passé. » (p.11)

– En réaction aux insultes que sa mère lance à son père, Théo développe des acouphènes :

« Théo encaisse, corps malingre criblé de mots, (...). Les mots l'abîment, c'est un ultrason insupportable. (...) Dans la nuit qui suit son retour, il est réveillé par un son aigu et lointain. Une note haute, un sifflement parasite qui vient de l'intérieur de lui. (...) Quand le bruit finit par s'arrêter, le sommeil ne revient pas. » (p.26 — 27)

– Quand Théo regrette que l'effet sédatif de l'alcool se dissipe, elle écrit :

« Il cherche en lui-même la trace de l'étourdissement. Il aimerait retrouver l'empreinte de l'alcool dans ses mouvements, une lenteur, une torpeur, aussi infime soit-elle, mais il ne reste plus rien. Il est sans carapace. Dans l'air de l'hiver, il a tout brûlé. Il est redevenu cet enfant qu'il déteste (...) » (p.72)

– La réaction de la mère lorsque Théo revient d'avoir passé la semaine chez son père est un bel exemple de ce que désigne « langage corporel » :

« Il voudrait se réfugier dans les bras de sa mère. S'apaiser dans les effluves de son parfum. Mais toujours il se heurte à la rigidité de son dos, bras le long du corps, nuque tendue, ses gestes sont secs, rapides, elle ne peut pas l'envelopper, elle a du mal à le regarder, elle est tout entière occupée à cela : admettre en son domaine le fils revenu du pays honni. » (p.134)

– Parfois, cela s'exprime très brièvement, par exemple lorsqu'Hélène accepte les excuses de sa collègue :

« Fallait voir son petit rictus victorieux. » (p.111)

Pour Cécile, ce sont plutôt les réflexions psychologiques, notamment sur sa « complicité », sa loyauté envers son mari :

« Oui, des malfaiteurs nous sommes. Sans doute. Si on va par là. Nous négocions sans relâche, nous pratiquons la concession, le compromis, nous protégeons notre progéniture, nous obéissons aux lois du clan, nous louvoyons, nous mijotons notre petite cuisine. Mais jusqu'où ? Jusqu'où peut-on être complice de l'autre ? Jusqu'où doit-on le suivre, le protéger, le couvrir, voire lui servir d'alibi ? » (p.123 — 124)

Cette citation est précédée d'une réflexion détaillée sur le caractère mystérieux de l'autre dans les relations de couple. Ce passage lui aussi est rempli d'éléments de réflexion pertinents, et se lit d'ailleurs par endroit comme de la prose de psychologue :

« (U) ne part de l'Autre nous échappe, résolument, car l'Autre est un être mystérieux qui abrite ses propres secrets, et une âme ténébreuse et fragile, l'Autre recèle par-devers lui sa part d'enfance, ses blessures secrètes (...) l'Autre doit comme tout un chacun apprendre à devenir soi, et s'adonner à je ne sais quelle optimisation de sa personne » (p.118).

On a l'impression ici que l'autrice met tellement en avant ses révélations et ses confessions qu'il ne s'agit plus que d'un « message », ce qui selon moi constitue une faiblesse du roman.

Quel est ce « **message** » ? Je pense qu'il se compose de deux choses :

D'une part, c'est un **appel urgent** à regarder les choses en face, à ne pas fermer les yeux sur les situations familiales qui entraînent des enfants dans un état de désespoir (c'est également l'avis de nombreux critiques).

D'autre part, je pense qu'il s'agit d'un **message féministe pour une émancipation de la domination masculine**. C'est ainsi que Delphine de Vigan fait basculer des situations dans l'exagération, probablement pour être sûre interpeler ses lecteurs :

En effet, à l'exception de l'intelligent et attentionné Frédéric (il faut toujours qu'une belle exception échappe à la règle), qui est cependant à côté de la plaque au sujet de Théo et qui voit en tout la faiblesse d'Hélène, nous avons affaire à différents types d'homme négatifs : l'infidèle, le raté, l'ivrogne, le cynique arrogant et le sadique brutal.

En ce qui concerne le passé des personnages, ça ressemble à ça :

- Le père de Théo a eu une liaison, ce qui a brisé son mariage et a rendu sa femme amère et haineuse. Après la fin de sa nouvelle relation et la perte de son emploi, le père de Théo a laissé son état se dégrader à vue d'œil, au grand dam de son enfant.
- Le père de Cécile est un alcoolique dont la léthargie et les accès de rage réguliers devant la télévision paralysaient littéralement la famille.
- Le père d'Hélène avait l'habitude de la maltraiter. Un jour, il lui a donné un coup de pied dans l'abdomen qui a eu pour conséquence qu'elle ne peut plus avoir d'enfants.

- Il y a quelques années, le petit ami d'Hélène a décidé de la quitter justement parce qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfant. Mais ce n'est pas tout : « Aujourd'hui, chaque soir, il s'attarde à son bureau et rentre chez lui le plus tard possible pour ne pas voir les siens. » (p. 156)

Et au moment du récit...

- ... William, le mari de Cécile, se révèle être un blogger cynique et haineux des plus vulgaires. Ses publications sont « racistes, antisémites, homophobes et misogynes. » (p.106), autrement dit, la panoplie complète du parfait « monstre moderne ».

Ici, nous avons affaire à trois personnes souffrant de graves traumatismes, **et on peut se demander s'il n'aurait pas été possible de dépeindre des personnages un peu moins tourmentés et donc, une réalité plus représentative de la vie quotidienne**

Le fait que le père donne des coups de pied à Hélène alors qu'il porte des « chaussures de sécurité » (p. 35) — ces chaussures sont connues pour avoir un bout particulièrement dur — et que la mère détourne manifestement le regard durant ce grave acte de maltraitance est aussi un cas psycho- et sociopathologique extrême. Le fait que William cache à Cécile qu'il tient un blog, mais qu'il lui expose ensuite sa personnalité de blogger lorsque, avec d'autres hommes présents, il se moque d'une femme qui, alors dans une situation délicate, « serrait les fesses » (p.144), est également assez surprenant.

Mais le fait que Cécile se dresse contre le groupe d'hommes lors de cette soirée en tenant des propos forts et explosifs, qu'elle décide de tout bonnement quitter la soirée, et qu'il n'y ait ensuite aucune réaction de la part du vaniteux William, est, le tout bien considéré, encore plus surprenant, pour ne pas dire improbable.

De telles disproportions se retrouvent par endroits aussi dans une **tendance au mélodramatique**. C'est notamment le cas pour le personnage d'Hélène, sans cesse tourmentée par l'état de Théo : elle se réveille toutes les nuits « le souffle entravé par l'angoisse » (p.57) ; lorsqu'elle a vu Théo entrer en classe, « j'ai eu un coup au cœur » (p.58) ; lorsqu'elle l'a vu tituber « ça m'a scié en deux » (p.58) ; et enfin, « J'ai senti la panique m'envahir (...) Je n'arrivais pas à calmer mon esprit, à reprendre mon souffle » (p.58). Il est donc d'autant plus surprenant qu'Hélène ne soit pas alarmée lorsqu'elle découvre que Théo a dessiné une tête de mort dans un estomac sur son test de biologie, et qu'elle ne demande pas une enquête, que la direction de l'école pourrait difficilement

ignorer cette fois — c'est du moins ce que me laisse espérer ma propre expérience du milieu scolaire.

Est-ce pour autant un roman raté ? Je ne pense pas, car trop d'éléments sont très réussis. Cependant, le qualifier de « grande littérature dans un petit espace » me semble exagéré.

Les avis critiques, tels que ceux que j'ai mentionnés ici, n'ont été trouvés que dans les commentaires d'un ou deux cas seulement. Les autres, comme précédemment expliqué, semblaient tous euphoriques. Il me semble donc raisonnable de penser que la plupart des élèves, charmés par l'aspect dramatique du roman, ne seront pas dérangés par ce que je perçois comme exagéré et mélodramatique.

D'autre part, nous devons tenir compte de ceci : la morosité constante du livre pourrait s'avérer oppressante pour certains élèves et ainsi freiner leur lecture. Pour le roman de Leïla Slimani, j'avais parlé d'une sorte de nuage sombre au-dessus de l'intrigue — pour ce livre-ci, le nuage m'apparaît encore plus sombre. Cependant, il ne s'agit pas d'un critère d'appréciation littéraire.